

**Extraits de *Moi, Charles Henri Rodolphe Duterreaux, enfant vaudois de la Révolution française***  
**Charles Duterreaux**

Une Relation sur moi même et qui n'intéressera personne, je l'écris en manière de passe tems. L'hiver est long, nous ne sommes qu'au 16 Janvier 1858, je n'ai pas d'occupations sérieuses, ainsi je puis m'amuser à griffonner quelques souvenirs d'un tems passé auquel je me reporte souvent en imagination. Moi Charles, Henry, Rodolph Du Terreaux, fils d'Alexandre Maximilien Du Terreaux, qui devrait s'écrire Du Terreaux, suis né à Cudrefin le 13 Décembre 1782. Peu d'années après ma naissance, mes Père et Mère vinrent se fixer à Yverdon, ville de laquelle nous étions bourgeois. C'est à Yverdon que j'ai suivi les premières écoles pour ensuite entrer au Collège qui était monté sur un pied fort modeste alors...

### Les troubles de la Révolution

J'avais dix ans lorsque la révolution française gagna la Suisse, cette époque 1798 a eu pour elle de grands résultats. Tout ce train guerrier arrivé chez nous excita beaucoup, éveilla des passions chez nombre de gens et produisit aussi un effet d'émulation toute militaire chez les enfants. Une organisation s'en suivit pour former des compagnies de cette verte jeunesse. Une compagnie d'artillerie fut organisée et, grace au Sous Préfet fort ami de mon Père, j'en fus breveté Capitaine. De ce moment, les leçons du Collège furent fort négligées, tout était abandonné en fait d'étude, je ne pensais plus qu'à mon canon, à l'exercice et à la manœuvre. Nous avions un Instructeur nommé Trachsel, Capitaine d'artillerie, et son frère qui dirigeaient cette Ecole et, tous les jours ou à peu près, nous étions sur la place d'armes à faire l'exercice ; si bien qu'au bout d'un certain tems nous fûmes assez bien formés et que pour me donner un peu plus montant, notre Instructeur me fit commander la charge d'une pièce de 4 dont il était chef pour ensuite m'éprouver en m'y faisant mettre le feu, ce que je fis sans seulement sourciller. Ce fut un événement pour moi dont je me souviens m'être considérablement glorifié.

Le train tout militaire dura assez longtems, je faisais avec ma pièce de canon des excursions dans les environs. Un jour je conduisis ma compagnie à Grandson ; là, nous nous dirigeâmes sur le Château non habité alors, nous juchâmes notre pièce au haut du dit Château dans une tourelle à meurtrière qui fait face à la ville. Nous voilà à faire feu et flamme au risque de disloquer les murailles et d'ébranler tout l'édifice car notre canon, quoique de petit calibre, faisait un tapage infernal dans ce vieux donjon, aujourd'hui habité et restauré. Au bruit de cette artillerie, l'attention de l'autorité fut attirée et M. le Sous Préfet de Grandson (Jeanneret) me délégua son huissier pour m'inviter à la retraite. Lorsque l'huissier eut rempli son mandat, je lui répondis d'un ton d'autorité qui ne ressemble à rien : « Allez dire à Celui qui vous envoie que je ne veux pas » !!! Etait-ce parler pour un enfant de dix ans ? Je n'en reviens pas même aujourd'hui, mais il faut faire la part de la surexcitation de toutes les têtes, même celles des enfants à cette époque. Sur cette réponse impertinente, la Municipalité intervint et je jugeai alors prudent de plier bagage et de me retirer. Autre n'en fut, si non que le Sous Préfet, indigné, appela à sa barre mon Père qui n'en pouvait mais et lui fit de graves reproches sur ma conduite, il y avait bien de quoi.

Mon Père, qui lui même était fort occupé dans les affaires de l'administration de la guerre, avait très peu de tems pour exercer sa surveillance sur moi qui alors étais, m'a-t-on dit souvent depuis, assez difficile à conduire.

Une autre circonstance où je fis une parade notable avec ma compagnie et mon canon, ce fut en Janvier 1799, le 25 je crois, où un grand gala eut lieu à l'Hôtel de Ville. Ce gala présidé par Mr Haller, délégué pour affaires politiques, réunissait un monde immense autour d'une table en fer à cheval dans la grande salle, où bien plus tard j'ai siégé comme Président du Tribunal d'Yverdon. L'arbre de la liberté était planté devant l'Hôtel de Ville, c'était à ses pieds que j'étais placé avec mon canon pour appuyer les diverses santé portées par mes salves d'artillerie. A la fin du dessert, Mr Haller fit appeler le Capitaine de la compagnie. Je montai ; arrivé dans la salle, j'y trouvai une foule telle que je ne pouvais la percer. Voyant mon embarras, un Mr Christin, dont le fils était sergent dans ma compagnie et qui vit encore, me prit, me plaça sur son épaule et me présenta ainsi perché à Mr Haller lequel, après le salut, me tendit un verre de vin, m'invitant à l'engagement que voici : « Je jure au nom de mes compagnons de ne jamais abandonner ma pièce de canon. » Ce que je proférai de toute la force de mes poumons en buvant le verre de vin offert et je retournai à ma pièce et à l'arbre de [la] liberté. Cette scène a été publiée par le Bulletin dudit jour et année, j'en ai un exemplaire.

Cette fougue militaire et tout ce qui en dépend dura, je crois, tout l'an 1799. Mais il fallait que ce train là eut un terme, je ne faisais rien de solide ou peu de chose, une telle vie avait même de graves inconvénients indépendamment de la perte de son tems. Il n'y avait plus moyen de me laisser dans l'atmosphère d'Yverdon. Mon Père jugea avec raison que je ne m'y avancerais point, que les habitudes et les relations que j'y avais formées ne pouvaient plus convenir ; il fut donc décidé que l'on me mettrait en pension et, dans le courant de 1800, je fus conduit en pension à Beau Soleil près Lausanne dans une fort honorable famille, Mr Fels, Pasteur allemand à Lausanne. Je demurai là environ 2 1/2 ans. Si je ne fis pas grande avance en sciences, au moins les bons modèles moraux que j'y trouvai me furent avantageux, j'en ai conservé bon souvenir.

(Les notes de bas de page ne sont pas reproduites ici)